

Le Mariage de Figaro

de Beaumarchais

Mise en scène et adaptation du texte original par Dominique Serron



Matériel pédagogique

Extraits de scènes

Une création de l'Infini Théâtre en coproduction avec le Théâtre Royal du Parc. Réalisé avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles, de la Commission communautaire française, La Coop asbl et Shelter Prod. Avec le soutien du taxshelter.be, ING et du tax-shelter du gouvernement fédéral belge.

Extrait n°1

ACTE I

L'action se déroulerait au château du Parc d'Aguas-Frescas à trois lieux de Séville. Nous sommes à l'aube dans la chambre à demi démeublée de Suzanne et Figaro en plein emménagement ; un canapé placé l'assise vers l'extérieur sur le côté cour, des caisses de déménagement éparpillées.

*Figaro, mesure le plancher, Suzanne encore en négligé, attache, devant une glace de fortune, le petit bouquet de fleurs d'oranger sur sa coiffe de mariée. **Musique.***

Scène 1

FIGARO, SUZANNE.

- 1 FIGARO. ...Dix-neuf pieds sur vingt-six !
- 2 SUZANNE. Figaro, voilà mon petit chapeau ; le trouves-tu mieux ainsi ?
- 3 FIGARO, *distrain toujours occupé.* Sans comparaison. *Au public.* Qu'un joli bouquet virginal, élevé sur la tête d'une belle fille, est doux, à l'œil amoureux d'un époux, le matin de ses noces !...
- 4 SUZANNE. Que mesures-tu donc là ?
- 5 FIGARO. Je regarde, ma petite Suzanne, si ce beau lit que Monseigneur nous offre aura bonne grâce ici.
- 6 SUZANNE. Dans cette chambre ?
- 7 FIGARO. Il nous la cède.
- 8 SUZANNE. Et moi, je n'en veux pas.
- 9 FIGARO. Pourquoi ?
- 10 SUZANNE. Je n'en veux pas.
- 11 FIGARO. Mais encore ?
- 12 SUZANNE. Elle me « déplaît ».
- 13 FIGARO. La raison ?
- 14 SUZANNE. Prouver que j'ai raison serait accorder que je puisse avoir tort.
- 15 FIGARO, *toujours occupé.* Tu prends de l'humeur contre la chambre du château la plus commode (*au public*), au Parc d'Aguas-Frescas, à trois lieux de Séville (*à Suzon*) et qui de plus, tient le milieu des deux appartements de nos maîtres. La nuit, si Madame est incommodée, elle sonnera de son côté, zeste ! en deux pas tu es chez elle. Monseigneur veut-il quelque chose ? il n'a qu'à tinter du sien ; crac, en trois sauts me voilà chez lui.
- 16 SUZANNE. Fort bien ! Mais quand il aura tinté le matin, pour te donner quelque bonne et longue course, zeste ! en deux pas, il est à ma porte, et en trois sauts... crac.

- 17 FIGARO. Que veux-tu dire ?
- 18 SUZANNE, *suppliant d'arrêter ses petits travaux*. Il faudrait m'écouter tranquillement.
- 19 FIGARO. Eh, qu'est-ce qu'il y a ? bon Dieu !
- 20 SUZANNE. Il y a, mon ami, que, las de courtiser les beautés des environs, monsieur le Comte veut « rentrer au château », mais non pas chez sa femme ; c'est sur la tienne, entends-tu, qu'il a jeté ses vues. C'est ce que Bazile, le maître de musique, m'en a dit...
- 21 FIGARO. Bazile !... si jamais volée de bois vert appliquée sur une échine, a dûment redressé la moelle épinière à quelqu'un...
- 22 SUZANNE. Tu croyais, bon garçon, que cette dot qu'on me donne était pour les beaux yeux de ton mérite ?
- 23 FIGARO. J'avais assez fait pour l'espérer.
- 24 SUZANNE. Que les gens d'esprit sont bêtes ! Apprends qu'il destine cette dot à obtenir de moi secrètement certain quart d'heure, seul à seule, auquel un ancien droit du seigneur lui donnait la faveur.
- 25 FIGARO. Si le Comte, en se mariant, n'eût pas aboli cet honteux droit de cuissage, jamais je ne t'aurais épousée dans ses domaines.
- 26 SUZANNE. Eh bien, s'il l'a détruit, il s'en repent ; et c'est de ta fiancée qu'il veut le racheter en secret aujourd'hui.
- 27 FIGARO, *se frottant la tête*. Ma tête s'amollit de surprise, et mon front fertilisé...
- 28 SUZANNE. Ne le frotte donc pas !
- 29 FIGARO. Quel danger ?
- 30 SUZANNE, *riant*. S'il y venait un petit bouton...
- 31 FIGARO. Une corne ? Tu ris, friponne ! Ah ! s'il y avait moyen d'attraper ce grand trompeur, de le faire tomber dans un piège et malgré tout d'empocher son or !
- 32 SUZANNE. De l'intrigue et de l'argent, te voilà dans ton élément.
- 33 FIGARO. Ce n'est pas la honte qui me retient.
- 34 SUZANNE. La crainte ?
- 35 FIGARO. Ce n'est rien d'entreprendre une chose dangereuse, mais échapper au péril en la menant à bien, c'est autre chose !
- On sonne de l'intérieur.*
- 36 SUZANNE. Voilà Madame éveillée ; elle m'a bien recommandé d'être la première à lui parler le matin de mes noces.
- 37 FIGARO. Y a-t-il encore quelque chose là-dessous ?
- 38 SUZANNE. On dit que cela porte bonheur aux épouses délaissées. Adieu, mon petit Fifi. *Fausse sortie*. Figaro ; réfléchis à notre affaire.

- 39 FIGARO. Pour m'ouvrir l'esprit : un petit baiser.
- 40 SUZANNE. A mon amant aujourd'hui ? Et qu'en dirait demain mon mari ?
Figaro l'embrasse.
- 41 SUZANNE. Eh bien !
- 42 FIGARO. Tu n'as pas idée de mon amour.
- 43 SUZANNE. Quand cesserez-vous, petit importun, de m'en parler du matin au soir ?
- 44 FIGARO, Quand je pourrai te le prouver du soir jusqu'au matin.
On sonne une seconde fois.
- 45 SUZANNE, *de loin, les doigts unis sur sa bouche.* Voilà votre baiser, monsieur ; je n'ai plus rien à vous.
- 46 FIGARO, *courant après elle.* Oh ! mais ce n'est pas ainsi que vous l'avez reçu...

Extrait n°2

ACTE I

Scène 8

146 SUZANNE *voit le Comte. Ah ! ... Elle s'approche du fauteuil pour masquer Chérubin.*

147 LE COMTE *s'avance.* Tu es émue, Suzon ! tu parlais seule, et ton petit cœur paraît en agitation... bien pardonnable, du reste, un jour comme celui-ci.

148 SUZANNE, *troublée.* Monseigneur, que me voulez-vous ? Si l'on vous trouvait avec moi...

159 LE COMTE. Je serais désolé qu'on m'y surprît ; mais tu sais tout l'intérêt que je prends à toi. Basile ne t'a pas laissé ignorer mon amour. Je n'ai rien qu'un instant pour t'expliquer mes vues... *Il s'assied dans le fauteuil.*

150 SUZANNE, *vivement.* Je n'écoute rien.

151 LE COMTE, *lui prenant la main.* Un seul mot. Tu sais que le Roi m'a nommé ambassadeur à Londres. J'emmène avec moi Figaro ; je lui donne un excellent poste ; et, comme le devoir d'une femme est de suivre son mari...

152 SUZANNE. Ah ! si j'osais parler ! ...

153 LE COMTE, *la rapproche de lui.* Parle, parle, ma chère ; use aujourd'hui d'un droit que tu prends sur moi pour la vie.

SUZANNE, LE COMTE, CHÉRUBIN, caché.

154 SUZANNE. Je n'en veux point, Monseigneur. Quittez-moi, je vous en prie.

155 LE COMTE. Mais dis auparavant ce que tu voulais...

156 SUZANNE. Je ne sais plus ce que je disais.

157 LE COMTE. Sur le devoir des femmes.

158 SUZANNE. Eh bien ! lorsque Monseigneur enleva la sienne de chez son tuteur, le docteur, et qu'il l'épousa par amour ; lorsqu'il abolit pour la comtesse un affreux droit du seigneur sur les épousées...

159 LE COMTE. Qui faisait bien de la peine aux filles ! Ah ! Suzette ! Si tu voulais m'accorder un rendez-vous de nuit, à la brune au jardin, je mettrais un tel prix à cette légère faveur...

160 BAZILE, *de dehors.* Monseigneur n'est pas chez lui.

161 LE COMTE *se lève.* Quelle est cette voix ?

162 SUZANNE. Que je suis malheureuse !

163 LE COMTE. Sors, pour qu'on n'entre pas.

164 SUZANNE. Que je vous laisse ici ?

165 BAZILE, *de dehors.* Monseigneur était chez Madame, il en est sorti ; je vais voir.

166 LE COMTE. Et nulle part pour se cacher ! Ah ! derrière ce fauteuil... assez mal ; (*à Suzanne*) mais renvoie-le bien vite. *Suzanne lui barre le chemin ; pendant que le Comte prend la place de Chérubin, et se jette effrayé sur le canapé tourné vers l'extérieur. Suzanne prend la robe qu'elle apportait, en couvre le page, et se met devant le fauteuil.*

Extrait n°3

ACTE II

Scène 2

- 15 SUZANNE. Viens donc ! Madame est dans une impatience ! ...
- 16 FIGARO. Et toi, ma petite Suzanne ? - Madame ! Au fait, de quoi s'agit-il ? d'une misère. Monsieur le Comte trouve notre Suzanne aimable, il voudrait en faire sa maîtresse ; et c'est bien naturel.
- 17 SUZANNE. Naturel ?
- 18 FIGARO. Alors il me nomme courrier de dépêches, et Suzon conseiller d'ambassade « à la légère », hahaha ! Et parce que ma douce fiancée, n'accepte pas la promotion, il veut favoriser les vues de Marceline.
- 19 SUZANNE. Tu finiras ?
- 20 FIGARO. Quoi de plus simple ? Se venger de ceux qui nuisent à nos projets en renversant les leurs, c'est ce que chacun fait, et c'est ce que nous allons faire nous-mêmes.
- 21 LA COMTESSE. Comment pouvez-vous, Figaro, traiter si légèrement un dessein qui nous coûte le bonheur ?
- 22 FIGARO. N'est-ce pas assez que je m'en occupe ? Pour agir aussi méthodiquement que lui, tempérons d'abord son ardeur à s'emparer de nos possessions, en l'inquiétant sur les siennes.
- 23 LA COMTESSE. C'est bien dit ; mais comment ?
- 24 FIGARO. C'est déjà fait, Madame ; un faux avis donné sur vous...
- 25 LA COMTESSE. Sur moi ! La tête vous tourne !
- 26 FIGARO. Oh ! c'est à lui qu'elle doit tourner. Des gens de ce caractère, il faut un peu leur fouetter le sang ! Bazile a trouvé un billet anonyme qui avertit Monseigneur qu'un galant doit chercher à vous voir aujourd'hui pendant le bal.
- 27 LA COMTESSE. Et vous vous jouez ainsi de la vérité sur le compte d'une femme d'honneur ! ...
- 28 FIGARO. Il y en a peu, Madame, avec qui je l'eusse osé, par crainte de rencontrer le juste. Mais dites-moi s'il n'est pas charmant qu'il passe sa journée à rôder, à jurer après sa dame, le temps qu'il destinait à se complaire avec la nôtre ? Il est déjà tout dérouté. L'heure du mariage arrivée, il n'aura pas pris parti, et jamais n'osera s'y opposer devant Madame.
- 29 SUZANNE. Non ; mais Marceline, osera le faire, elle.
- 30 FIGARO. Cela m'inquiète je vous l'avoue ! Tu feras dire à Monseigneur que tu te rendras à son rendez-vous, à la brune, au jardin, avant le bal.
- 31 SUZANNE. Comptes dessus !
- 32 FIGARO. Oh dame ! les gens qui ne veulent rien faire de rien n'avancent rien et ne sont bons à rien. Voilà mon mot.
- 33 SUZANNE. Il est joli !

- 34 LA COMTESSE. Vous consentiriez qu'elle s'y rendît ?
- 35 FIGARO. Point du tout. Je fais endosser un habit de Suzanne à quelqu'un : puis surpris par nous au rendez-vous, le Comte pourra-t-il s'en dédire ?
- 36 SUZANNE. A qui mes habits ?
- 37 FIGARO. Chérubin.
- 38 LA COMTESSE. Il est parti.
- 39 FIGARO. Non, non pas pour moi.
- 40 SUZANNE. On va se fier à lui pour mener une intrigue ?
- 41 FIGARO. J'étais né pour être courtisan.
- 42 SUZANNE. Un métier difficile ! Tu disais donc ?
- 43 LA COMTESSE. Il a tant d'assurance qu'il finit par m'en inspirer.
- 44 FIGARO. Pendant l'absence du Comte je vais vous envoyer ce Chérubin ; coiffez-le, habillez-le ; et puis... dansez, Monseigneur.

Il sort. Musique.

Extrait n°4

ACTE II

Scène 7

LE COMTE, LA COMTESSE.

89 LE COMTE. Vous n'êtes pas dans l'usage de vous enfermer !

90 LA COMTESSE, *troublée*. Je... je chiffonnais... oui, je chiffonnais avec Suzanne ; elle est passée chez elle.

91 LE COMTE. Vous avez l'air et le ton bien altérés !

92 LA COMTESSE. Cela n'est pas étonnant... pas étonnant du tout... je vous assure... nous parlions de vous... Elle est passée, comme je vous dis...

93 LE COMTE. Vous parliez de moi ! ... Je suis revenu par inquiétude ; en montant à cheval, un billet qu'on m'a remis, mais auquel je n'ajoute aucune foi, m'a... pourtant agité.

94 LA COMTESSE. Comment, monsieur ?... Quel billet ?

95 LE COMTE. Il faut avouer, madame, que vous ou moi sommes entourés d'êtres... bien méchants ! On me donne avis que, dans la journée, quelqu'un devrait chercher à vous entretenir.

96 LA COMTESSE. Quel que soit cet audacieux, il faudra qu'il pénètre ici ; car mon projet est de ne pas quitter ma chambre de tout le jour.

97 LE COMTE. Et ce soir, pour la noce de Suzanne ?

98 LA COMTESSE. Pour rien au monde ; je suis très incommodée.

99 LE COMTE. Heureusement le docteur est ici. *Le page éternue dans le cabinet*. Vous avez entendu ?

100 LA COMTESSE, *plus troublée*. Non ?

101 LE COMTE. Il faut que vous soyez furieusement préoccupée !

102 LA COMTESSE. Préoccupée ! de quoi ?

103 LE COMTE. Il y a quelqu'un dans ce cabinet, madame.

104 LA COMTESSE. Eh... qui voulez-vous qu'il y ait, monsieur ?

105 LE COMTE. C'est moi qui vous le demande ; j'arrive.

106 LA COMTESSE. Eh peut-être ... Suzanne.

107 LE COMTE. Si c'est Suzanne, d'où vient ce trouble ?

108 LA COMTESSE. Du trouble pour ma camériste ?

109 LE COMTE. Pour votre camériste, je ne sais ; mais pour du trouble, assurément.

110 LA COMTESSE. Assurément, monsieur, cette fille vous trouble et vous occupe beaucoup plus que moi.

111 LE COMTE. A tel point, madame, que je veux la voir à l'instant.

112 LA COMTESSE. Je crois, en effet, que vous le voulez souvent : mais voilà bien les soupçons les moins fondés...

Extrait n°5

ACTE III

Scène 2

LE COMTE, FIGARO.

2 FIGARO, *complice du public*. Nous y voilà.

3 LE COMTE, *pour lui-même*. Voyons s'il sait par cette petite Suzanne quelque chose...

4 FIGARO, *toujours au public*. Je m'en doutais.

5 LE COMTE.... Je lui fais épouser la Marceline.

6 FIGARO, *toujours à part*. Espérons que les amours de monsieur Basile pour Marceline viennent à mon secours !

7 LE COMTE.... Et voyons ce que je ferai de la coquine de petite Suzanne.

8 FIGARO, *toujours à part*. Ah ! Ma femme, s'il vous plaît.

9 LE COMTE, *se retournant*. Hein ? quoi ? qu'est-ce que c'est ?

10 FIGARO, *s'avançant*. Moi, qui me rends à vos ordres.

11 LE COMTE. Et pourquoi ces mots ?...

12 FIGARO. Je n'ai rien dit.

13 LE COMTE, *répétant*. ...Ma femme, s'il vous plaît ?

14 FIGARO. C'est... la fin d'une réponse que je faisais en coulisses : « Allez le dire ...à ma femme, s'il vous plaît. »

15 LE COMTE, *à part*. Sa femme ! ... pas encore ! Je voudrais bien savoir quelle affaire peut

arrêter monsieur, quand je le fais appeler ?

16 FIGARO, *feignant d'assurer son habillement*. Je m'étais sali en tombant sur les plantations ; je me changeais.

17 LE COMTE. Faut-il une heure ?

18 FIGARO. Il faut le temps.

19 LE COMTE. Les domestiques ici... sont plus longs à s'habiller que les maîtres !

20 FIGARO. C'est qu'ils n'ont point de valets pour les y aider.

21 LE COMTE. Essayez de me donner le change, valet surnois !

22 FIGARO. Sur un faux avis, vous arrivez furieux, renversant tout, ; vous cherchez un homme, brisant les portes, enfonçant les cloisons, arrachant les cadenas ! Je me trouve là par hasard ...

23 LE COMTE, *interrompant*. Vous pouviez fuir par l'escalier ! *A part*. Je m'emporte, et je nuis à ce que je veux savoir.

24 FIGARO, *pour lui-même*. Voyons-le venir, et jouons serré.

25 LE COMTE, *radouci*. Ce n'est pas ce que je voulais dire ; laissons cela. J'avais... oui, quelque envie de t'emmener à Londres, ... mais, toutes réflexions faites...

- 26 FIGARO. Monseigneur a changé d'avis ?
- 27 LE COMTE. Premièrement, tu ne sais pas l'anglais.
- 28 FIGARO. Je sais God-dam.
- 29 LE COMTE. Je ne comprends pas.
- 30 FIGARO. Je dis que je sais God-dam.
- 31 LE COMTE. Eh bien ?
- 32 FIGARO. Diable ! Une jolie langue que l'anglais, il en faut peu savoir pour aller loin. Avec God-dam, en Angleterre, on ne manque de rien nulle part. Voulez-vous tâter d'un bon poulet gras ? entrez dans une taverne, et faites seulement ce geste au garçon. *Il tourne la broche*. On vous apporte un pied de bœuf salé, sans pain. God-dam ! C'est admirable ! Aimez-vous à boire un coup d'excellent bourgogne ou de claret ? *Il débouche une bouteille*. God-dam ! on vous sert un pot de bière, en bel étain, la mousse aux bords. Quelle satisfaction ! Rencontrez-vous une de ces jolies personnes qui vont trottant menu, les yeux baissés, coudes en arrière, tortillant un peu des hanches ? Mettez tous les doigts unis sur la bouche. Ah ! God-dam ! elle vous donne un soufflet de crocheteur : preuve qu'elle entend.
- Les Anglais, à la vérité, ajoutent par-ci, par-là, quelques mots en conversant ; mais il est bien aisé de voir que God-dam est le fond de la langue ; et si monseigneur n'a pas d'autre motif de me laisser en Espagne...
- 33 LE COMTE, *à part*. Il veut venir à Londres ; elle n'a pas parlé.
- 34 FIGARO, *au public*. Il croit que je ne sais rien ; travaillons-le un peu.
- 35 LE COMTE. Quel motif avait la comtesse pour me jouer un pareil tour ?
- 36 FIGARO. Ma foi, monseigneur, vous le savez mieux que moi.
- 37 LE COMTE. Je la préviens sur tout, et la comble de présents.
- 38 FIGARO. Vous lui donnez, mais vous êtes infidèle. Sait-on gré du superflu à qui nous prive du nécessaire ?
- 39 LE COMTE. ... Autrefois tu me disais tout.
- 40 FIGARO. Et maintenant je ne vous cache rien.
- 41 LE COMTE. Combien la comtesse t'a-t-elle donné pour cette belle complicité ?
- 42 FIGARO. Combien m'avez-vous donné, vous, pour la tirer d'affaire, jadis, lorsque j'étais barbier, et qu'elle était aux mains du docteur ?
- 43 LE COMTE. Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours du louche en ce que tu fais ?
- 44 FIGARO. C'est qu'on en voit partout quand on cherche des torts.
- 45 LE COMTE. Une réputation détestable !
- 46 FIGARO. Et si je valais mieux qu'elle ? Y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant ?
- 47 LE COMTE. Cent fois je t'ai vu marcher à la fortune, et jamais aller droit.
- 48 FIGARO. Comment voulez-vous ? La foule est là : chacun veut courir, on se presse, on pousse, on renverse ; arrive qui peut, le reste est écrasé. Pour moi, j'y renonce.
- 49 LE COMTE. À la fortune ?

50 FIGARO. Votre Excellence m'a gratifié de la conciergerie du château du Parc d'Aguas-Frescas ; c'est un fort joli sort : à la vérité, je ne désire pas jouer le rôle du *premier à courir la poste* pour s'enquérir de nouvelles intéressantes ; trop heureux de rester avec ma douce épouse au fond de l'Andalousie...

51 LE COMTE. Qui t'empêcherait de l'emmener à Londres ? Avec du caractère et de l'esprit, tu pourrais même un jour t'avancer dans les bureaux.

52 FIGARO. De l'esprit pour s'avancer ? Monseigneur se rit du mien. Médiocre et rampant, voilà comme on arrive à tout.

53 LE COMTE. ... Il ne faudrait qu'étudier un peu sous moi la politique.

54 FIGARO. Je la sais.

55 LE COMTE. Comme l'anglais : le fond de la langue !

56 FIGARO. Oui, s'il y avait ici de quoi se vanter. Mais feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore, d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu'on entend ; surtout de pouvoir au-delà de ses forces ; avoir souvent pour grand secret de cacher qu'il n'y en a point ; et paraître profond quand on n'est, comme on dit, que vide et creux ; jouer bien ou mal un personnage ; répandre des espions et pensionner des traîtres ; amollir des cachets, intercepter des lettres, et tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens par l'importance des objets : voilà toute la politique, que meure si ce n'est pas la vérité !

57 LE COMTE. Eh ! c'est l'intrigue que tu définis !

58 FIGARO. La politique, l'intrigue, comme je les crois un peu germaines ! Comme dit la chanson du bon roi Henri. *J'aime mieux ma mie, oh gai !*

59 LE COMTE, *à part*. Il veut rester... Suzanne m'a donc bien trahi. Faites arranger ce salon pour l'audience publique.

60 FIGARO. Hé que nous manque-t-il ? *À part*. Je le berne, et le paye en sa monnaie... *Appelant à l'aide*. Un grand fauteuil pour Monsieur le Comte... *Les autres installent avec Fifi*.

61 LE COMTE, *seul*. Ce maraud, mine de rien, prend l'avantage.

62 FIGARO. ...deux bonnes chaises, un tabouret de greffier...l'un ou l'autre bancs pour l'assistance...

63 LE COMTE. Ainsi tu espères gagner ton procès contre Marceline ?

64 FIGARO, *continuant à arranger l'espace*. Me feriez-vous un crime de refuser une vieille fille, quand Votre Excellence se permet de nous souffler toutes les demoiselles ?

65 LE COMTE, *raillant*. Au tribunal, le magistrat ne voit que l'ordonnance.

66 FIGARO. Indulgente aux grands, dure aux petits...

67 LE COMTE. Crois-tu que je plaisante ?

68 FIGARO. Eh ! qui sait, Monseigneur ?

69 LE COMTE, *à part*. Je vois qu'on lui a tout dit ; il épousera la Marceline.

70 FIGARO. ...*Tempo è galant'uomo*, dit l'Italien ; le temps finit toujours par dire la vérité : c'est lui qui m'apprendra qui me veut du mal ou du bien. *Restant un moment à regarder le Comte, qui rêve. Parlant de l'espace de tribunal à mettre en place*. Arranger ce salon pour l'audience publique ! Voilà ce que Monseigneur voulait ?

Musique. Figaro sort.

Extrait n°6

ACTE V

Scène 3

Fanchette sort inquiète, cherchant Chérubin. Figaro se cache.

6 FIGARO. Ouf ce n'est que Fanchette !

Elle retourne d'où elle venait, porte, côté cour, toujours inquiète. Resté seul, au public – comme hors-jeu pendant que la pièce, elle, fait attendre son personnage, il enlève son masque loup :

Ô femme ! femme ! Femme ! ... A l'instant qu'elle me donne sa parole, au milieu même de la cérémonie... Il riait en lisant, le perfide ! et moi comme un benêt... Non, monsieur le Comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas.

-Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie ! ... Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ?

Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. Du reste, homme assez ordinaire ! tandis que moi, morbleu ! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs, pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes : et vous voulez jouter...

-On vient... c'est elle... ce n'est personne. - La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié !

Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ? Fils de je ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête ; et partout je suis repoussé ! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lame pour vétérinaire ! - Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans *le théâtre* : me suis-je mis une pierre au cou !

Je broche une comédie orientale, dans les mœurs du sérail. Auteur espagnol, je crois pouvoir y faire rire sans scrupule : à l'instant un envoyé... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Egypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc : et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans. - Mes joues creusaient, mon terme était échu : je voyais de loin arriver l'affreux huissier, la plume fichée dans sa perruque.

Comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent : sitôt je vois du fond d'un fiacre, enfermé et ligoté, baisser pour moi le pont d'un château de prison, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et ma liberté.

Que je voudrais bien tenir dans mes poings serrés un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent. Je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que, sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits.

Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me libère, sorti de prison, on me met dans la rue ; et comme il faut bien dîner, je taille encore ma plume. On me dit que, pendant ma « retraite économique », il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse. Ainsi, pourvu que je ne parle en mes écrits, ni de

l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs.

Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et, croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile*. Pou-ou ! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables, on me supprime, et me voilà derechef sans emploi ! - Le désespoir m'allait saisir ; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre : il fallait un bon calculateur, ce fut un bon danseur qui l'obtint.

Il ne me restait plus qu'à voler ; je me fais banquier de jeu de cartes, alors, bonnes gens ! Croupier, je soupe en ville, et les personnes dites comme il faut, m'ouvrent poliment leur maison mais en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter ; je commençais même à comprendre que, pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir tout court. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore.

Pour le coup je quittais le monde, vingt brasses d'eau m'en allaient séparer, lorsqu'un dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends à Séville mon cuir anglais et ma trousse de barbier ; et ainsi je vais, *rasant* de ville en ville, vivant enfin sans souci.

Un grand seigneur passe à Séville notre Comte Almaviva ; il me reconnaît, grâce à moi il se marie ; et pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne !

Intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abîme, au moment d'épouser ma mère, mes parents m'arrivent à la file. On se débat, c'est vous, c'est lui, c'est moi, c'est toi, non, ce n'est pas nous ; eh ! mais qui donc ? Ô bizarre suite d'événements ! Comment cela m'est-il arrivé ? Pourquoi ces choses et non pas d'autres ? Qui les a fixées sur ma tête ?

Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté me l'a permis : encore je dis ma gaieté sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce moi dont je m'occupe : un assemblage informe de parties inconnues ; puis un chétif être imbécile ; un petit animal folâtre ; un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour jouir, faisant tous les métiers pour vivre ; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune ; ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices ! Orateur selon le danger ; poète par délassement ; musicien par occasion ; amoureux par folles bouffées ; j'ai tout vu, tout fait, tout usé.

Puis l'illusion s'est détruite et, trop désabusé... Désabusé ! ... Désabusé ! ... Suzon, Suzon, Suzon ! que tu me donnes de tourments ?

... J'entends marcher... on vient. Voici l'instant de la crise. *Il se retire de côté.*